

Gros plan

Monique Pagé

Numéro 92, 2016

Bestiaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pagé, M. (2016). Gros plan. *Brèves littéraires*, (92), 50–51.

J'avance dans le champ de blé et d'herbes folles. Des pavots balancent leur corolle rouge sous un soleil ardent. Je me dirige vers un orme, près du ruisseau. Son tronc me sert de guide. Le ciel se marie aux étincelles de l'eau projetée sur les pierres du ruisseau, au miroitement des cristaux du sable. Sur une des branches, un oiseau au bec écarlate pépie allègrement. Devant tant de beauté, je soulève mon appareil photo. Non. Pas maintenant. Une autre cible mérite le jeu des lentilles.

Une enfant endormie m'attend au pied de l'arbre. Elle repose sur le dos à une trentaine de mètres de moi. Depuis mon emplacement, je ne peux observer que le côté gauche de son corps. Je remarque d'abord un pied nu. Je le devine encore rond de l'enfance et parsemé de grains de sable. Je pense aux jeux dans l'eau, au plaisir de la fraîcheur au cœur de la canicule. Deux chaussures ont été laissées plus loin sur la rive. Clic ! Première photo.

Je m'approche davantage en gardant les jambes pliées et le dos courbé pour rester au niveau de la scène. Les ombres du feuillage forment une dentelle sur les jambes de l'enfant. La lumière qui perce la frondaison danse sur le tissu léger de sa robe, un coton bleu nuit, piqué d'étoiles brodées, que la brise réussit à soulever timidement. Chacune des étoiles, d'un jaune vif, est percée d'un point rouge en son centre. Tout respire l'été et la douceur. Clic ! L'oiseau au bec écarlate s'envole.

De la robe se dégage un petit bras au reflet de miel. Il forme une courbe en s'éloignant du corps avant de rejoindre la tête qui repose sur le côté droit. Je ne vois toujours pas le visage. Clic ! Photo d'une enfant d'à peine six ou sept ans, sa gerbe de cheveux mêlée de foin sec.

Je me relève pour saisir une vue d'ensemble, tout en franchissant les derniers mètres qui me séparent de

la fillette. Le bras droit forme un angle impossible avec l'avant-bras parsemé de marques mauves. Ma main tremble, l'été est assommé. Est-ce la raison pour laquelle je suis ici ? Clichés en rafale.

Je contourne l'enfant, m'accroupis tout près d'elle. Mon regard s'immobilise sur le visage en partie enfoui dans l'herbe. Je plisse les yeux, ravale un cri. Au-dessus de l'arcade sourcilière droite, une fente profonde s'allonge jusqu'au milieu du crâne. Un ravin, un abysse visqueux entre deux parois osseuses. Un paysage en fuite dans une nuit sans étoiles. Sous le côté droit de la tête, une flaque d'herbes mouillées de sang et de cheveux aux teintes irréelles : fils ocre rouge, fils bleutés par la brillance du liquide, caillots terre de Sienne brûlée. Gros plan sur cette plaie envahie d'insectes laborieux. Je crois les entendre craqueter de plaisir. Mon corps se raidit, je bascule la tête vers le ciel. Besoin de lumière.

Retour aux ténèbres. Des ecchymoses sur la joue droite. La bouche entrouverte a laissé échapper une bouillie nauséabonde. Au bord de l'encolure, plusieurs étoiles de la robe ont complètement disparu sous un jet de sang.

C'est l'été pourtant : le grésillement des grillons, le vrombissement des mouches le clament. Autour de nous, le jour flamboie d'un jaune éclatant.

Deux policiers étendent des rubans jaunes. Un périmètre, jardin de la mort, assez grand pour y inclure une pierre plaquée de cheveux et de sang et, plus loin, les deux chaussures. Je n'entends plus que la stridulation sifflante des cigales qui annonce leur mort prochaine.